

Robespierre

par Joël Schmidt

INÉDIT



 folio
biographies

Extrait de la publication

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

Robespierre

par

Joël Schmidt

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

Historien, romancier et critique littéraire, Joël Schmidt a publié une cinquantaine d'ouvrages dont de nombreux consacrés au monde antique, entre autres : *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* (Larousse, dernière édition, 2005), traduite en une dizaine de langues, *Vie et mort des esclaves dans la Rome antique* (Albin Michel, ouvrage couronné par l'Académie française, dernière édition : 2003), *Lutèce, Paris des origines à Clovis* (Perrin, prix Cazes-Brasserie Lipp, ouvrage couronné par l'Académie française, 1987, dernière édition : coll. Tempus 2009), *Spartacus et la révolte des gladiateurs* (Mercure de France, 1988), *Sainte Geneviève et la fin de la Gaule romaine* (Perrin, 1989), *Le Royaume wisigoth de Toulouse* (Perrin, dernière édition : coll. Tempus 2008), *Les Gaulois contre les Romains, la guerre de mille ans* (Perrin, 2004, dernière édition : coll. Tempus 2010) et, dans la collection Folio Biographies, chez Gallimard, *Jules César* (2005), *Cléopâtre* (2008), *Alexandre le Grand* (2009). Joël Schmidt est membre du comité de lecture d'une importante maison d'édition parisienne et d'une douzaine de jurys de prix littéraires. Pour l'ensemble de son œuvre, il a reçu en 2004 la médaille de vermeil de l'Académie française et, en 2010, le Grand Prix de littérature de la Société des gens de lettres.

Avertissement

Nos livres d'histoire nous ont montré jusqu'à une date récente le portrait d'un Robespierre, vêtu avec soin, comme le grand bourgeois qu'il était, avec son jabot qui enserrait son cou, avec sa perruque bien poudrée, avec son air impassible qui aurait pu s'apparenter à celui d'un chat avec ses yeux verts perçants derrière ses lunettes aux verres olive en forme de lorgnons. Ils ne l'ont pas ménagé, parce qu'il fut l'un des organisateurs de la Terreur, et sa mort, survenue le 9 thermidor 1794, fut perçue par la plupart des historiens comme un soulagement.

Pourtant, derrière cet homme aux mœurs austères, à la vie privée sans histoires, derrière ce travailleur acharné qui ne prit jamais de vacances ni de loisirs, se cache inévitablement une énigme, celle qui fait de lui un personnage plus complexe que son apparence veut bien le laisser croire.

Certes, symboliquement, il n'existe pas à Paris de rue Robespierre, preuve de l'opprobre où il est toujours plongé, tout comme, sachons-le, il n'existe pas une rue ou avenue Napoléon-Bonaparte, pas

plus qu'une rue ou avenue Napoléon-III, comme si le règne des Napoléonides devait être banni à jamais, considéré comme une simple parenthèse dans l'histoire de France. Pourtant les études robespierristes n'ont pas disparu à la suite d'Albert Mathiez ou d'Albert Soboul, qui fut un de mes maîtres à la Sorbonne et publia un ouvrage sur les sans-culottes. Il est parmi les membres actifs de cette société historique des hommes et des femmes qui ne sont pas forcément historiens, ni des fanatiques, ni des sanguinaires, et qui entendent que l'œuvre de Robespierre soit étudiée et non caricaturée.

Le surnom d'« Incorruptible » qui lui est resté et à juste titre, lui qui, avec les Danton et les Barras, se trouvait entourés d'hommes sans scrupule et de concussionnaires, doit à mon sens nous ouvrir la voie pour tracer la vie, la pensée et l'œuvre d'un homme politique qui n'a pas d'équivalent dans l'histoire de France, justement parce qu'il est étranger à celle-ci. Cette dernière phrase va susciter chez les thuriféraires de Robespierre un beau chahut. Cela mérite une explication.

Surnommé « le Romain » par ses professeurs, tant Robespierre était, déjà tout jeune, fasciné par les personnages de la République romaine, et notamment par ceux qui la défendirent lorsqu'elle était agonisante, le révolutionnaire français, d'une culture latine sans égale, comme nombre de ses confrères des différentes assemblées de la Révolution, ne put jamais se détacher du modèle des Brutus, Cicéron et autre Caton d'Utique.

Hanté par leur personnalité, leurs exploits, leurs

discours qu'il connaissait par cœur, Robespierre entra dans la Révolution française comme s'il vivait au 1^{er} siècle avant notre ère, et à la Convention nationale comme si elle était le reflet du Sénat romain. Toute sa geste, toutes ses décisions, tous ses discours furent inspirés par ceux de ces personnages qui avaient combattu César, c'est-à-dire la tyrannie, pour que vive la République, quels que fussent les moyens les plus sanglants pour la défendre, quels que fussent les risques personnels qu'il lui convenait de prendre. La question est la suivante : comment l'idée républicaine, poussée jusqu'à ses dernières extrémités — idéal d'une nation française qui se transforme peu à peu, dans l'esprit de Robespierre, par le jeu d'événements prévisibles ou imprévisibles de l'Histoire, en une idée quasi abstraite —, pourrait atteindre son but, celle d'une France parfaite et utopique dont tous les citoyens seraient des sujets libres et heureux ?

Robespierre est entré dans la Révolution vêtu d'une toge imaginaire, portant avec lui toute la splendeur d'une République romaine en danger de mort, comme l'était à ses yeux la Révolution française attaquée par ses ennemis de l'extérieur et de l'intérieur.

Ce sentiment de Robespierre en faveur d'un patriotisme républicain absolu et sans concession, comme l'étaient ses modèles romains, devait se métamorphoser, tout naturellement, la fin justifiant les moyens, en une chasse implacable contre tous ceux qui s'opposaient par leur hostilité, voire leur mollesse ou leur neutralité, à l'avenir paradisiaque d'une France républicaine, vertueuse, incor-

ruptible et pure. Robespierre voulait réussir là où les républicains romains avaient échoué et faire du Français une sorte d'homme nouveau, ce qui est bien la marque d'une idéologie totalitaire.

Pour atteindre ce régime politique parfait, délivré des dangers de la dictature césariste qu'il craignait par-dessus tout, Robespierre se devait d'être dictateur, mais au sens où on l'entendait dans la Rome antique, *provisoirement*, et uniquement lorsque la République était en danger.

Pour aboutir à cette logique chimérique, et non démente, qui devait entraîner la France dans une aventure provisoirement sanglante, non par goût du sang, ni par haine personnelle, mais par la simple vénération de la vertu républicaine à l'ancienne, pour devenir son personnage de Romain, au point de ne plus faire qu'un avec lui, Robespierre devra passer, comme tout homme, par des années d'apprentissage, de doute, d'espérance, de volonté et de découragement dont il convient à l'évidence d'étudier les points les plus forts. Ceux-là mêmes qui firent de Robespierre la réincarnation d'un républicain romain sans concession, émule des grands ancêtres de la Rome antique qui avaient bercés ses études et sa jeunesse.

Enfance, adolescence, jeunesse studieuses et solitaires

Maximilien-Marie Isidore de Robespierre naît à Arras le 6 mai 1758, au moment où la guerre de Sept Ans livrée par Louis XV contre une coalition austro-prussienne fait rage. Contrairement à ce que pourrait laisser supposer sa particule, Robespierre n'est pas noble. À l'origine sa famille a pour nom Derobespierre. Elle appartient à la bourgeoisie juridique et compte dans ses rangs des procureurs, des notaires, des avocats, autrement dit : des robins. Le père de Maximilien, François, fait partie de cette dernière confrérie, comme son grand-père. Sa mère, également roturière, est issue d'une lignée de brasseurs, ce qui constitue une sorte de noblesse dans le nord de la France. Elle a pour nom Jacqueline Carraut et mettra de nombreux enfants au monde, Maximilien étant l'aîné, suivi de Charlotte, puis de Henriette, morte à dix-neuf ans, et enfin d'Augustin, son cadet qui suivra la carrière de son frère.

Cette succession de maternités est fatale à la mère de Maximilien. En 1764, elle meurt en couches en mettant au monde un enfant mort-né. Maximilien

est âgé de six ans. À ce jour, le père de Maximilien ressent certainement avec douleur son veuvage, mais il reste fidèle à sa profession et se bat pour qu'une adresse soit envoyée à Louis XV dont le fils est tombé malade pour lui dire la compassion de la corporation des avocats. Il part sans doute en voyage on ne sait où et en revient en 1768, puis repart en Allemagne, se montrant quelque peu instable et agité. On le retrouve à Mannheim, sans bien savoir à quoi il s'occupe, puis il revient à Arras où il recommence à plaider. Quelques années passent, et il disparaît totalement, si bien que des rumeurs circulent sur son éventuelle présence en Amérique ou encore en Allemagne. La carrière politique de ses deux fils lui était-elle connue ? Nul ne peut l'affirmer. Ce qu'on sait aujourd'hui, et cela depuis peu, c'est que le père de Robespierre est mort à Munich, le 6 novembre 1777, et que son acte d'inhumation indique qu'il s'était vu décerner le titre de maître des langues.

Les présences et les disparitions du père constituent une vraie catastrophe affective et économique pour Maximilien qui, avec son frère et ses sœurs, est recueilli par son grand-père maternel qui se fait aider de ses sœurs. Robespierre est l'aîné, il en a conscience, et il joue un rôle de substitut du père avec un courage et un sens des responsabilités qui frappent. Il est sérieux, grave, solitaire. Mais il sait aussi qu'il ne se sortira de la ruine familiale que par le travail, aussi ne se ménage-t-il pas pour apprendre à lire ni pour étudier avec entrain lorsqu'on le place au collège d'Arras, en 1765, à l'âge de sept ans. Il est vite un des meilleurs élèves, au

point d'obtenir une bourse qui lui permet de poursuivre ses études au collège Louis-le-Grand à Paris, en 1769. Il est accueilli par un chanoine de Notre-Dame de Paris qui lui servira de tuteur.

Il se montre, dans son établissement scolaire, tout aussi peu liant avec ses camarades de classe, comme le futur révolutionnaire Camille Desmoulin, ou même Fréron qui voudra sa tête lors du 9 thermidor. Il lit avec passion tous les auteurs latins, notamment Cicéron et en particulier ses *Philippiques* contre Marc Antoine. Il se plonge dans les *Vies des hommes illustres* de Plutarque, tout ému par la destinée de ceux qui ont fait la grandeur de la démocratie grecque et de la République romaine. Il s'imprègne tellement de ces héros latins et de leurs vies qu'il finit souvent par se prendre pour l'un d'eux, en grand rêveur qu'il est aussi.

Sa pauvreté au milieu des jeunes nantis qui fréquentent le collège le pousse à s'en écarter, par honte, par orgueil aussi. Ses condisciples n'ont pas pu ne pas remarquer sa tenue négligée, ses vêtements bon marché et râpés et ses souliers souvent éculés. En fait, peu l'ont observé, parce que tous le tiennent à l'écart. Pourquoi les enfants des grands bourgeois de Paris et de la noblesse seraient-ils entrés en relation avec un personnage aussi sauvage et aussi mal vêtu qui n'est pas de leur monde ? Robespierre, apprend-on, ne peut même plus sortir de son collège, au moment des permissions, n'ayant pas une culotte convenable à se mettre. Il a dû en souffrir et accumuler des rancœurs à l'égard de ses camarades de classe, riches et pleins de morgue. Son admiration pour la Rome antique

s'accroît, et pour ses hommes qui n'ont pas hésité à mépriser le pouvoir et la mort au nom de leur idéal républicain.

Il a dû souffrir de sa pauvreté certes, mais aussi de sa solitude dans ce collège qui a bonne réputation quand il s'agit d'évoquer la qualité des études, mais qui semble être presque un bagne pour les élèves pensionnaires comme Robespierre. Un emploi du temps strict, levé tôt, couché tôt, des repas frugaux, l'obligation de les prendre dans le silence, pendant qu'on fait la lecture de textes édifiants, et un rythme de travail soutenu, au moins un thème latin, deux versions, grecque et latine, par semaine, et pour dormir des lits pourvus de paillasses, et un chauffage qui laisse à désirer lorsque les hivers sont rigoureux. On exige que les élèves soient habillés correctement et à leur frais. On mesure donc la honte de Robespierre d'être pratiquement obligé de se cacher pour ne point montrer son indigence. L'abbé Proyart, écrivain catholique, contre-révolutionnaire et antimaçonniste, note dans sa *Vie de Maximilien Robespierre*, publiée en 1850, chez M. Théry, libraire éditeur à Arras :

Aucun de ses maîtres ne contribua autant à développer le virus républicain qui fermentait déjà dans son âme que son professeur de rhétorique. Admirateur enthousiaste des héros de l'ancienne Rome, M. Hérivaux que ses disciples en plaisantant surnommaient le Romain, trouvait aussi au caractère de Robespierre une sorte de physionomie romaine. Il le louangeait, le cajolait sans cesse, quelquefois même le félicitait très sérieusement sur cette précieuse similitude. Robespierre, non moins sérieusement, savourait les compliments, et se savait

gré de porter l'âme quelconque d'un Romain, fut-ce l'âme atroce d'un parricide ou celle d'un Catilina conspirateur. Cette affection particulière du maître disposa merveilleusement le disciple à profiter plus longtemps de ses leçons et à faire sous lui deux années de rhétorique^{1*}.

Bien préparé, on peut dire que pour Robespierre, Rome, en plagiant *Horace* de Corneille, est l'unique objet de son assentiment. On n'en saurait pas davantage si, sur Louis-Pierre Hérivaux, professeur de rhétorique à Louis-le-Grand, Proyart n'ajoutait dans son ouvrage malveillant :

M. Hérivaux, que nous avons beaucoup connu, est une des victimes de la Révolution française, dans l'ordre moral, que nous regrettons le plus. C'était un homme d'une physionomie noble et prévenante, très érudit et s'énonçant avec grâce et dignité, quelquefois peut-être sur un ton un peu trop magistral. Ses principes de Morale comme de Politique étaient si purs que l'Abbé Royou l'avait associé pendant un temps à ses travaux littéraires... Quoiqu'il ne fût que laïc, on lui avait vu pratiquer exemplairement les Vertus chrétiennes jusqu'à l'époque de la Révolution. Alors ses idées républicaines lui renversèrent la tête au point que ses amis ne le reconnurent plus, et que ses propres enfants furent obligés de fuir devant sa manie démagogique. Abandonné de ce qu'il avait autrefois de plus cher, il se consolait dans l'espoir que son disciple Robespierre ferait incessamment renaître en France les jours de l'ancienne Rome, et surtout dans ce précieux système d'égalité qui le justifierait pleinement du reproche que lui faisait l'orgueilleuse délicatesse de nos mœurs, d'avoir, après la mort de sa femme, épousé une autre femme, vertueuse à la vérité, mais sa servante².

Robespierre redouble sa classe de rhétorique. À cette époque ce n'est pas un signe de paresse,

* Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume, p. 323.

cela est réservé aux meilleurs élèves. Cette classe à laquelle, autour de ses seize ans, se plie Robespierre enseigne certes la poésie et l'éloquence, mais surtout les historiens de l'Antiquité romaine, comme Tite-Live, Salluste et Tacite, et parfois des philosophes grecs comme Platon ou latins comme Sénèque. Robespierre rédige des compositions en langue latine selon le goût de l'époque, c'est-à-dire sur un ton plutôt déclamatoire.

La rhétorique, les professeurs de Robespierre la choisissent notamment chez les auteurs latins qui en ont été les théoriciens, comme Quintilien et Cicéron, sans oublier Aristote chez les Grecs. Bien entendu, l'éloquence antique n'est pas abandonnée, Robespierre en fera un usage parfois immodéré dans ses discours imités des grands orateurs romains, dont en premier Cicéron, et cela à travers des structures et des plans rigoureux.

Certes, Démosthène n'est pas oublié, mais Robespierre préfère de beaucoup l'amplitude de l'éloquence romaine. La poésie est également étudiée, comme celle d'Homère et de Virgile. Des sujets de rhétorique nous sont parvenus, donnés par les professeurs, sur lesquels Robespierre s'est sans doute essayé, comme « Éloge de la clémence de César envers Marcellus qui l'avait insulté par le passé ». Le professeur, pour bien montrer à ses élèves comment ce sujet peut être traité, leur lit notamment des passages du *Pro Marcello* de Cicéron.

Le Concours général existe, dont on a gardé quelques sujets proches de ceux que Robespierre a dû peut-être étudier et composer, comme : « Un

sénateur exhorte Pompée à défendre Cicéron contre Clodius ». C'est tellement vrai que dans ses discours dans les assemblées, la lutte de Cicéron contre Catilina, qui voulait abattre la République romaine, puis contre Clodius, qui exila Cicéron pendant quelque temps, revient sans cesse pour illustrer, telle une métaphore, un événement ou un personnage de la Révolution.

Il existe aussi une épreuve de discours latin, comme, par exemple, « Discours tenu par Pompée pour dissuader la populace furieuse de supplicier les pirates ». Pompée, en effet, avait, à partir de 67 av. J.-C., mené une politique armée répressive et couronnée de succès contre les pirates de la Méditerranée. Avec l'épreuve de vers latins, Robespierre n'entend nullement devenir un nouveau Virgile, mais s'astreint à une discipline : choisir un texte latin en prose puis le transformer en vers. En 1775, il remporte pour la seconde fois un prix de vers latins, c'est dire combien il domine cette langue dite morte. Le sujet, « Éloge de la justice », constitue un singulier clin d'œil de l'Histoire à un homme qui devait en être, à un moment de sa vie, l'implacable servant.

Cette rhétorique et toutes ces épreuves, qui ont été enseignées à la plupart des grands personnages de la Révolution, ont permis à ces derniers de manier aisément la langue française et surtout de gonfler de pathétique et d'emphase, par des envolées lyriques ou par des démonstrations juridiques fort pointues, des sujets graves ou dramatiques qui se prêtaient à ce genre d'éloquence.

Camille Desmoulins qui fut le condisciple de

Robespierre, avant d'être le premier à prôner la révolution dans les jardins du Palais-Royal le 12 juillet 1789, écrit, dans un numéro de son journal *Révolutions de France et de Brabant* daté d'octobre 1792, un petit article où il s'adresse à son condisciple en évoquant leurs études communes :

Ô, mon cher Robespierre, il n'y a pas longtemps, lorsque nous gémissions ensemble sur la servitude de la patrie, lorsque, puisant dans les mêmes sources le saint amour de la liberté et de l'égalité, au milieu de tant de professeurs dont les leçons ne nous apprenaient qu'à détester notre pays, nous nous plaignions qu'il n'y eut point un professeur de conjurations qui nous apprît à l'affranchir ; lorsque nous regrettions la tribune de Rome et d'Athènes, combien j'étais loin de penser que le jour d'une constitution mille fois plus belle était si près de luire sur nous, et que toi-même, dans la tribune du peuple français, tu serais un des plus fermes remparts de la liberté naissante³.

D'autres futurs hommes de la Révolution fréquenteront le collègue Louis-le-Grand, Augustin, le frère cadet de Robespierre, Duport et Lebrun qui seront des membres de la Convention. Mais Robespierre les battra tous en faisant de brillantes études, comme en témoigne son palmarès. Il sera, en effet, deuxième prix de thème latin au Concours général de 1772 — il n'a alors que quatorze ans —, auquel il ajoute un sixième accessit de version latine. On le retrouve deux ans plus tard, toujours dans le même concours, avec un quatrième accessit de vers latins et de version latine. L'année suivante, il remporte deux seconds prix en latin et un quatrième accessit de version grecque, puis en 1776, le premier prix de rhétorique. Il n'y a plus aucun doute :

Robespierre est fait non seulement pour être avocat, mais encore pour prononcer des discours éloquents et bien construits.

Le grec est beaucoup moins enseigné que le latin qui a une place primordiale, peut-être parce que la mode est à la romanité, après les premières découvertes archéologiques au XVIII^e siècle des vestiges d'Herculanum et de Pompéi. Ce qu'on a appelé l'antiquomanie est propre en particulier au siècle des Lumières. À tel point que, entichés de droit romain, les principaux acteurs de la Révolution française passeront leur temps à copier pour leurs lois et leurs constitutions le droit romain, vivant dans une sorte de rêve, comme si depuis deux mille ans rien en France ne s'était passé et qu'imiter Rome était non seulement une évidence, mais encore une obligation morale.

Il faut ajouter que le collège Louis-le-Grand, naguère aux mains des Jésuites qui en furent chassés par Louis XV, est dirigé par les Oratoriens. Ceux-ci passent pour sentir quelque peu le soufre auprès de la papauté, parce qu'on les trouve proches du jansénisme. C'est tout juste s'ils ne sont pas considérés comme des hérétiques. Il est vrai qu'ils n'oublient pas d'enseigner à leurs élèves des écrivains jugés souvent subversifs, comme Montesquieu, Mably et plus encore Jean-Jacques Rousseau, dont l'influence, on le verra, sera considérable non seulement sur Robespierre mais aussi sur tous ses confrères qui ont fréquenté le même établissement que lui. Ce n'est pas un hasard si de nombreux Oratoriens seront des conventionnels, comme Fouché, par exemple.

C'est en raison de ses excellents résultats qu'à dix-sept ans Robespierre est chargé de faire un discours en vers à Louis XVI qui, de retour de son sacre à Reims en 1775, vient à passer devant le collège Louis-le-Grand. Dans son *Robespierre*, pièce de théâtre en trois actes, écrite en novembre et décembre 1938, Romain Rolland a dépeint la rencontre comme s'il y avait assisté. C'est une véritable scène de cinéma :

La rue Saint-Jacques devant le portail du collège Louis le Grand. On voit la pente et le cortège royal qui gravit la montagne Sainte-Genève. Le jeune Robespierre, guindé dans son habit de cérémonie, est agenouillé, dans la rue, sous la pluie, devant la portière du carrosse où apparaissent les visages des royaux visiteurs. À l'intérieur du carrosse, on voit le roi qui mange voracement une aile de poulet, sans regarder le jeune homme qui, au-dehors, débite son compliment. La reine bâille et échange des propos moqueurs avec la princesse de Lamballe, assise en face qui rit effrontément, en lorgnant le collégien agenouillé. De nouveau, la rue sous la pluie. Le carrosse repart, éclaboussant le collégien qui se relève, son manuscrit à la main (il n'a pu achever de le lire), honteux et sombre. Le carrosse s'éloigne lentement, en remontant la rue Saint-Jacques. Et dans la brume qui se referme sur cette scène, on voit se profiler la guillotine⁴.

Cette confrontation, forcément complimenteuse et courtoise entre la future victime et son bourreau, appartient à une de ces ironies du Destin dont l'Histoire est souvent friande. Ses condisciples, lorsque si rarement ils ont voulu s'exprimer sur lui, parce que toujours il leur échappait, ont remarqué sa droiture, sa fierté, son manque d'humour aussi, et son horreur du mensonge.

Pasolini, par RENÉ DE CECCATTY
Pasteur, par JANINE TROTEREAU
Picasso, par GILLES PLAZY
Marco Polo, par OLIVIER GERMAIN-THOMAS
Louis Renault, par JEAN-NOËL MOURET
Rimbaud, par JEAN-BAPTISTE BARONIAN
Robespierre, par JOËL SCHMIDT
Shakespeare, par CLAUDE MOURTHÉ
Stendhal, par SANDRINE FILLIPETTI
Jacques Tati, par JEAN-PHILIPPE GUERAND
Tchekhov, par VIRGIL TANASE
Toussaint Louverture, par ALAIN FOIX
Van Gogh, par DAVID HAZIOT. Prix d'Académie 2008 décerné par l'Académie française (Fondation Le Métails-Larivière)
Verlaine, par JEAN-BAPTISTE BARONIAN
Boris Vian, par CLAIRE JULLIARD
Léonard de Vinci, par SOPHIE CHAUVEAU
Wagner, par JACQUES DE DECKER
Andy Warhol, par MERIAM KORICHI
Oscar Wilde, par DANIEL SALVATORE SCHIFFER
Tennessee Williams, par LILIANE KERJAN
Virginia Woolf, par ALEXANDRA LEMASSON
Stefan Zweig, par CATHERINE SAUVAT



Robespierre

Joël Schmidt

Cette édition électronique du livre

Robespierre de *Joël Schmidt*

a été réalisée le 12 mai 2011

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070439805).

Code Sodis : N45388 - ISBN : 9782072416392.

Numéro d'édition : 178194.